

FIGUR

Numéro 28

**CONVERSATION AVEC
MATTHIAS GARCIA**

Juillet 2020

FIGUR



PRINTEMPS

Huile sur toile, 45 × 55 cm 2020.

**CONVERSATION AVEC
MATTHIAS GARCIA**



KALLISTI

Gouache et encre de chine sur papiere, 21 × 28 cm, 2020.

Rémi Guezodje

Comment as-tu rencontré l'art et comment t'es-tu engagé dans la peinture ?

Matthias Garcia

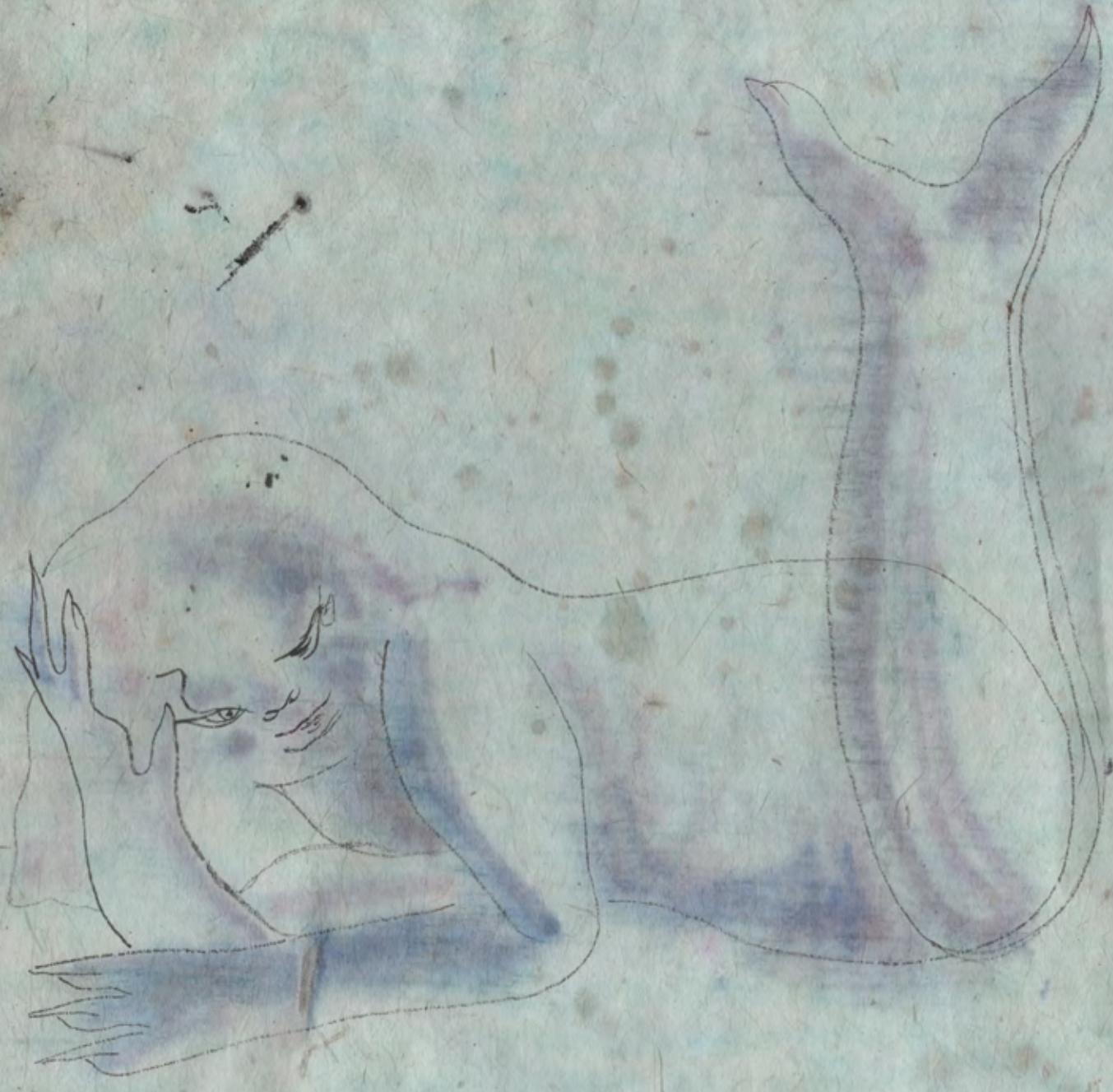
Mon père est peintre... les enfants détestent souvent ce que font leurs parents et c'était mon cas. À partir de mes neuf ans, je me suis mis à faire des photos-montages pour mon Skyblog. J'ai donc commencé par le digital et la photographie. C'est seulement après le lycée que je me suis mis à la peinture, d'ailleurs je ne saurais pas expliquer pourquoi à cette période-là. Après l'obtention de mon baccalauréat, j'ai intégré les Ateliers de Sèvres, puis je suis parti un an en Espagne avant d'atterrir aux Beaux-Arts de Paris. J'y suis encore aujourd'hui, mais je n'y vais pas vraiment... Je travaille dans mon atelier à Sèvres, car je préfère être seul. J'ai plus de place ici chez ma grand-mère. J'aime bien cette liberté de ne pas être contraint par un emploi du temps strict.

Quand j'étais petit, je pensais à mon père comme une sorte de Dali ou de Picasso, je rangeais sa peinture dans ce style. Peut-être que c'est parce que je suis à moitié espagnol, mais lorsque j'ai commencé à dessiner, Picasso m'intéressait beaucoup. J'aimais surtout les peintres espagnols d'ailleurs. Autrement, je crois que j'ai exposé pour la première fois à Glassbox en 2017 pour *l'Institut d'Esthétique*, sur une proposition d'Émile Degorce-Dumas



CHILLFEARS

Encre et aquarelle sur papier, 21 × 29.7 cm, 2018.



MIRAGE

Encre et aquarelle sur papier, 20 × 20 cm, 2018.

et d'Hailey Grenet. Il s'agissait de se pencher sur la signification de la beauté, dans une société en grande partie régie par la représentation, en créant un Institut d'esthétique relationnelle. À l'époque, je faisais de l'impression 3d et j'avais imprimé des mains avec de longs ongles vernis.

Rémi Guezodje

Tes dessins et peintures font souvent référence à des histoires et des mythes connus, principalement *La petite sirène*, mais aussi à *Hansel et Gretel* (2018), le mythe de *Narcisse* (2017), *Mélusine* (2018) ou encore le *Namazu* (série, 2019), un mythe japonais qui dit que ce sont les poissons-chats qui sont à l'origine des tremblements de terre. Dans ta peinture, la référence se fait directement par le titre, qui est souvent assez descriptif, voire illustratif.

Quel rapport entretiennent tes peintures avec les histoires auxquelles elles font référence ?

Matthias Garcia

Ces mythes ont tous plus ou moins un rapport avec la petite sirène. Je crois que mon travail dans son entièreté pourrait avoir un lien avec l'histoire de la petite sirène ou des sirènes en général. Mais plus encore que le mythe, c'est l'esthétique du conte de fées qui enveloppe mon travail. J'ai découvert le dessin animé *La petite sirène* (1989) quand j'étais tout petit et c'est rapidement devenu

un problème, car j'en étais véritablement obsédé. J'ai d'ailleurs présenté mon dossier aux Beaux-Arts de Paris en ne parlant quasiment uniquement de ça, et je rêve d'ouvrir un musée des sirènes à Paris. Je me considère un peu comme un sirénologue. Plus je travaille et plus je comprends pourquoi je m'intéresse à cette histoire. Cela reste difficile d'expliquer cette obsession, car elle m'est tombée dessus sans crier gare, mais disons que l'histoire raconte quelque chose de moi. Et si je me suis intéressé à Narcisse, c'est parce que ça me permet d'aborder la question du rapport à soi comme un travail autobiographique.

Rémi Guezodje

Arriverais-tu à décrire la manière dont ton intérêt pour *La petite sirène* s'est décliné dans tes peintures ?

Matthias Garcia

Quand j'ai commencé à dessiner, je m'appuyais souvent sur des scènes du conte d'Hans Christian Andersen. Je me rappelle que ces dessins n'étaient pas forcément de pures illustrations, mais je dessinais souvent le moment où la petite sirène se transforme en humaine, celui où elle éprouve une grande souffrance. Je fais toujours beaucoup de recherches sur les sirènes, et plus j'en apprends à leur sujet plus je comprends ce qui me rapproche d'elles, presque comme si le conte de la petite sirène était une sorte de



HANSEL ET GRETEL

Acrylique et huile sur toile, 80 × 80 cm, 2018.

philosophie de vie ou un filtre à travers lequel je vois le monde, un motif récurrent dans mon cheminement. Ce qui me plaît le plus dans cette histoire, c'est que l'héroïne fait tout pour être elle-même, qu'elle se bat pour avoir ce qu'elle veut et qu'elle finit par l'obtenir. C'est aussi quelque chose qui se retrouve dans mon attirance pour les mythes et les contes : je préfère ce qui se défait de la réalité.

Rémi Guezodje

Comment décrirais-tu une sirène à quelqu'un qui n'en aurait hypothétiquement jamais entendu parler ?

Matthias Garcia

C'est impossible de n'avoir jamais entendu parler de la sirène, elle est un peu universelle, même si ses formes varient selon l'époque ou la géographie. L'histoire d'origine est celle d'une jeune femme qui n'a pas envie de vivre éternellement et qui, pour cette raison, cherche à devenir humaine. C'est amusant, car la petite sirène raconte l'histoire d'une jeune fille qui veut changer de corps, et de la même manière, la littérature et l'iconographie qui l'entourent ont elles-mêmes beaucoup évolué, lui attribuant parfois des ailes d'oiseau ou encore une queue de serpent. Mais plus simplement, la sirène m'évoque une jeune fille derrière une fougère, avec les yeux un peu mouillés. Je crois que j'ai toujours aimé la sirène aussi parce qu'elle est liée à l'eau, un élément ultra fluide.

Rémi Guezodje

Certaines de tes peintures font émerger un univers de marécage, tout du moins marin ou aquatique, parfois enveloppé dans une atmosphère onirique...

Matthias Garcia

C'est assez amusant que mes peintures soient rapprochées d'un univers marin, car j'ai plutôt l'envie de faire des jardins... c'est sans doute les plantes qui paraissent aquatiques. Même mes sirènes, je ne les représente jamais dans l'eau. L'atmosphère recherchée est davantage celle d'une heure un peu spéciale, comme une heure bleue. J'aime aussi l'univers aquatique, mais de manière générale, je préfère que le décor ou l'arrière-plan reste indéterminé, voire polysémique.

Rémi Guezodje

Les titres que tu choisis étant descriptifs, le visiteur est amené à chercher l'histoire et à en déduire une certaine narration, comme dans *Morsure !* (2020), où l'on se demande directement qui a mordu qui ? Choisis-tu le thème et le titre de ton tableau à l'avance ?

Matthias Garcia

Je choisis le titre à la fin en fonction de tout ce qui s'est passé au



MORSURE !

Huile sur toile, 130 × 90 cm, 2020.



MELUSINE

Acrylique et huile sur toile, 60 × 50 cm, 2018.

moment du travail. Il y a beaucoup de titres qui proviennent de chansons, des paroles de Priscilla par exemple, mais tout ça est assez spontané. Le titre est très important, car il vient sceller ce qui se passe dans la peinture, il change le regard porté sur l'œuvre, il fait partie intégrante de l'œuvre. Mes titres sont descriptifs, je pense par exemple à *Mélusine* — qui d'ailleurs a une queue de serpent.

Même si Mélusine n'est pas une sirène au sens strict du terme, je trouve qu'elle entre dans cette catégorie puisqu'elle a quelque chose d'imposant, elle se transforme et c'est cette idée de métamorphose qui m'intéresse. J'aime instaurer une dimension à la fois énigmatique et mystérieuse dans mes œuvres. Quand je termine une peinture, j'ai planté un décor et l'histoire ne demande qu'à être racontée.

Rémi Guezodje

Glisses-tu des clefs de lecture dans tes toiles pour que le visiteur puisse retrouver l'histoire à laquelle tu pensais en peignant ?

Matthias Garcia

Je ne le fais pas consciemment si c'est le cas, d'ailleurs je ne me souviens pas toujours de l'histoire. Puis j'aime l'équivoque. Tout ce que je raconte sur la petite sirène, c'est l'histoire telle que je me la raconte à moi-même, comprise à travers mon prisme. De nombreuses analyses de la petite sirène ne m'intéressent pas,



ELPIS I "J'AI PENSÉ ÊTRE EN SÉCURITÉ ICI"

Huile sur toile, 123 × 112 cm, 2019.



**ELPIS II "MAIS AUTOUR DU RUBAN L'ESPOIR SOUMET MON MONDE
À LA PRESSION DE SA DANSE"**

Huile sur toile, 123 × 112 cm, 2019.



**ELPIS III "ESCLAVE DE L'IMPUDENT ESPOIR LE MONDE SE TORD
ALORS ET JAMAIS PLUS AUCUN PIED JE N'Y POURRAI POSER"**

Huile sur toile, 123 × 112 cm, 2019.

car elles sont prises dans les filets de la morale. Dans l'histoire, la vraie, elle cherche l'amour d'un homme, car elle comprend que c'est le seul moyen d'avoir une âme immortelle. Elle fait les choses pour elle-même...

Rémi Guezodje

Il me semble que tu t'inscris dans une recherche poétique qui mobilise les mots autant que les formes et la matière, créant une peinture intrinsèquement liée au texte. Dans ton triptyque *ELPIS*, la narration est très marquée en trois étapes et la peinture semble évoluer grâce aux sous-titres : « J'ai pensé être en sécurité ici » puis « Mais autour du ruban l'espoir soumet mon monde à la passion de sa danse » et enfin « Esclave de l'impudent espoir le monde se tord et jamais plus aucun pied je n'y pourrai poser ». Pourrait-on dire de ta peinture qu'elle est littéraire ?

Matthias Garcia

Dans une certaine mesure, oui. J'ai cette volonté de rapprocher la peinture du conte, et d'une certaine manière le titre est le seul lieu où ma peinture peut devenir, littéralement, un conte. Pour ce triptyque, la narration est vraiment fondamentale. J'ai réalisé mon mémoire des Beaux-Arts sur la question de l'espoir dans le travail d'Unica Zürn, en traitant l'espoir comme une maladie. *ELPIS*, le titre du triptyque, est le mot grec qui signifie espoir. L'histoire

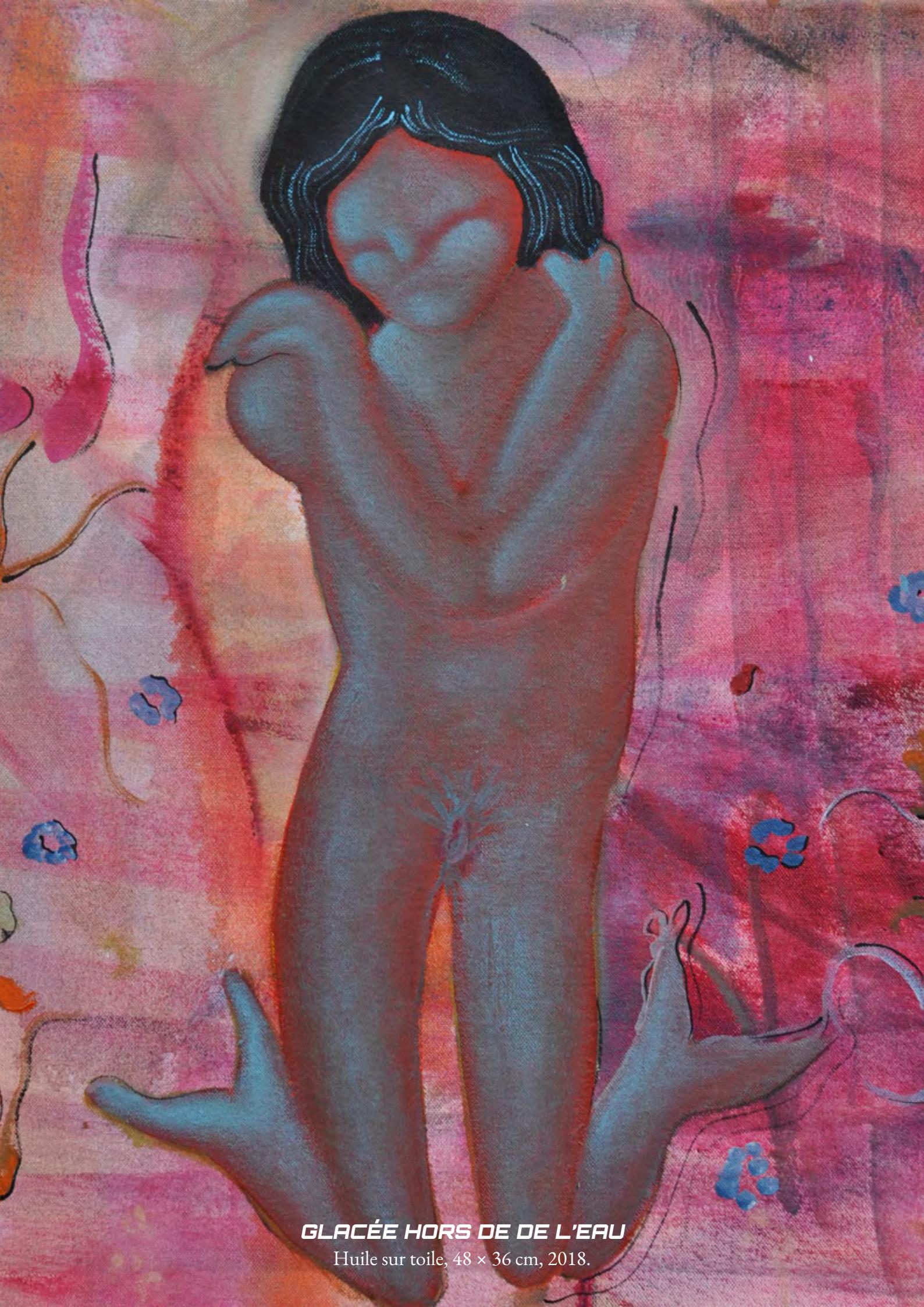
relate que l'espoir était à l'origine contenu dans la boîte de Pandore qui maintenait tous les maux de la terre ; à l'origine, l'espoir est donc un mal. En lisant les textes grecs qui évoquent l'espoir, je me suis rendu compte qu'il y avait tout le temps une ambivalence autour de ce sentiment, de cet état d'attente. Chez les Grecs, l'espoir incarnait une forme d'illusion face à quelque chose qui pourrait, ou plutôt devrait arriver, souvent entre la crainte ou la certitude. Le triptyque commence donc avec un monde rassurant, un environnement bucolique avec des fleurs, puis une tornade prend peu à peu forme. Lorsque j'ai commencé à travailler sur l'espoir, j'ai tout de suite pensé à la forme de la spirale et l'ai traitée comme un élément intrusif dans la composition, quelque chose qui nous saisit malgré nous. Il y avait aussi l'idée de distorsion, si l'on veut voir les choses clairement, je pense qu'il ne faut ni espérer ni désespérer. L'espoir est pour moi cette illusion où tous les mondes, même imaginaires, sont susceptibles de s'éteindre, de disparaître.

Rémi Guezodje

Tu accolles aussi parfois des poèmes à tes peintures, notamment pour *La vouivre* (2019).

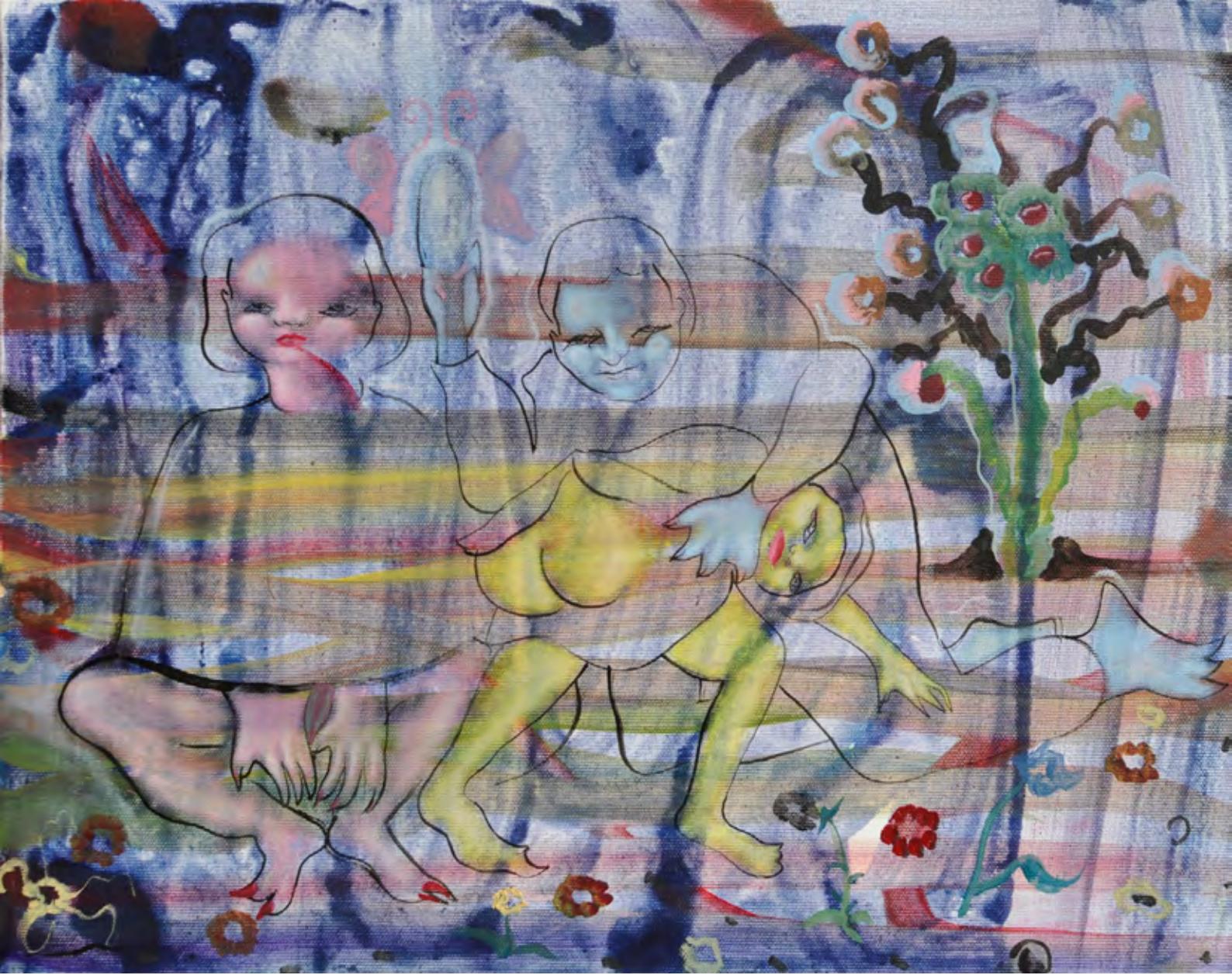
Matthias Garcia

J'ai simplement nommé une de mes peintures *La vouivre* et je me suis souvenu que j'avais aussi écrit ce petit poème. C'est un lien assez



GLACÉE HORS DE L'EAU

Huile sur toile, 48 × 36 cm, 2018.



TRIO DE COULEUR PRIMAIRE

Acrylique et huile sur toile, 50 × 40 cm, 2018.

instinctif et a posteriori. Mes titres sont aussi parfois des morceaux choisis de textes plus longs que j'ai écrits à un autre moment. Je pourrais exposer un texte qui correspond à un dessin, comme une œuvre à part entière.

Rémi Guezodje

Dans *That even lovers drown (forgot in cruel happiness)* (2020), la part sombre de la peinture est compensée par une forme de légèreté — dans la touche et le profil des personnages par exemple, un entre-deux qui me fait penser au terme freudien « *unheimlich* », l'inquiétante étrangeté. Tes peintures manifestent une tension liant un paysage onirique, champêtre ou aquatique comme rêvé, en y joignant une atmosphère plus sombre et peut-être inquiétante, une impression de décalage en somme. Penses-tu déployer une esthétique de l'inquiétante étrangeté ?

Matthias Garcia

Je me suis évidemment intéressé à l'inquiétante étrangeté puisque le concept a un lien fort avec la peinture moderne, mais je crois que cette idée de décalage est aussi liée au fait que je travaille le conte et que ces histoires sont en grande majorité sombres, ou la plupart du temps plus sombres que l'image un peu stéréotypée qu'on peut en garder de notre enfance.

Rémi Guezodje

Il me semble aussi que l'incertitude est un motif que tu travailles sans cesse dans ta peinture — nous l'évoquions avec le triptyque ou avec ton travail autour de l'espoir. L'incertitude est très liée au concept que développe Freud dans l'article « Das Unheimliche » puisqu'elle repose sur l'idée que la réalité et l'imaginaire sont tous deux des mondes fragiles. Penses-tu déranger le spectateur de ta peinture ?

Matthias Garcia

Je ne suis pas convaincu que l'expression « inquiétante étrangeté » soit la plus adéquate. Ce qui me plaît surtout, c'est cette tension entre le doux et le sombre. Elle provient peut-être un peu de mon approche maniérée, même si ce n'est pas vraiment délibéré. J'aime aussi beaucoup la mode japonaise des Yami Kawaii, ces lolitas qui à première vue peuvent paraître toutes mignonnes, mais ont des seringues plein les cheveux ou d'autres accessoires déroutants. J'aime le côté dramatique dans cette tension entre le mignon et le piquant. Puis le drame, c'est aussi un spectacle — mais attention, je ne cherche pas à produire du drame, ce qui m'intéresse c'est l'image du drame. C'est sans doute là où je m'éloigne de l'inquiétante étrangeté qui, selon moi, vise à produire un effet chez le spectateur plutôt qu'à exploiter l'image de cet effet en tant que tel.



SHOTA WITH FISH

Encre et aquarelle sur papier , 20 × 20.5 cm, 2018.



GRAND RÊVE

Aquarelle et encre de chine sur papier, 21 × 27 cm, 2020.

Rémi Guezodje

L'étrange, à l'image des sirènes perçues comme des monstres, est aussi une manière de figurer ce qui est autre ou différent, cherches-tu à redonner ses droits à l'étrangeté en créant par la peinture un monde, où cette notion-même est banalisée puisqu'elle en est la règle ? L'étrangeté aurait une force particulière en tant qu'elle s'imposerait comme puissamment marginale, les mêmes personnages semblent ainsi se balader dans tes toiles, comme dans *The lure* (2020), ou *Avant que ne soit cueillie l'ultime fleur* (2020) par exemple.

Matthias Garcia

Pendant l'un de mes derniers cours d'art thérapie, une de mes professeurs a dit que l'imaginaire était « la prise dans l'image de l'autre ». Pour moi, prendre l'autre dans son image est entièrement lié à l'étrange, c'est aussi un fantasme de domination qui vise à imposer mon imaginaire. J'ai l'impression d'agir à contre-courant de la réalité tangible, le seul espace où je peux imposer mes règles est la peinture. Par exemple, je ne travaille jamais d'après nature — en copiant la réalité, si j'ai le malheur d'utiliser une référence pour peindre, j'utilise des images, je n'ai pas envie de participer à développer la réalité tangible puisqu'on y est déjà tellement englué. L'imaginaire est fondamentalement ambigu, entre quelque chose d'attirant et autre chose de plus dangereux.



THE LURE

Huile sur toile, 80 × 80 cm, 2020.

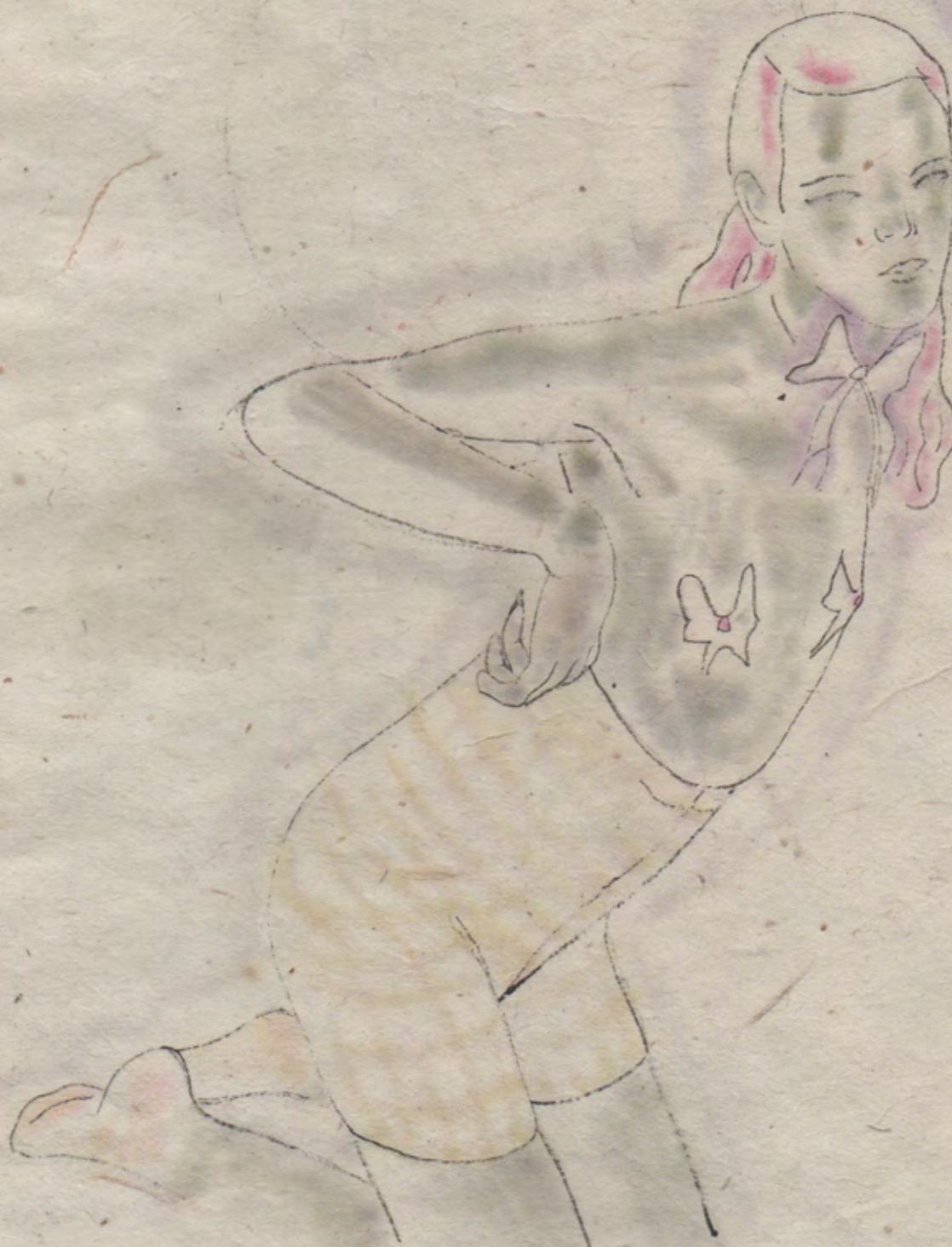
C'est aussi pour cette raison que j'aime l'imagerie sombre de l'enfance.

Rémi Guezodje

En ce qui concerne les personnages, as-tu des modèles particuliers ? Ils semblent tous plus ou moins se ressembler.

Matthias Garcia

Je prends principalement mes modèles sur Internet. Je crois que c'est assez commun pour ma génération. Comme je faisais des photomontages avant de faire de la peinture, j'ai des disques durs remplis d'images que j'ai récupérées. Depuis que j'ai dix ans, je n'ai jamais rien supprimé, j'ai donc des archives qui me suivent depuis des années. Il m'arrive de taper « pose lascive » sur Google images, mais je sélectionne davantage une posture qu'un modèle en particulier. J'emprunte aussi des figures à des peintres que j'aime, je suis par exemple en train de travailler d'après une peinture de Goya, *Saturne dévorant un de ses fils* (1819-1823). Ce n'est jamais une pure et simple copie, je n'ai pas l'image devant les yeux. En fait, je peux tout utiliser, parfois je prends des poupées pour modèle ou encore mon reflet dans le miroir. Je fais également beaucoup de dessins d'imagination dans un carnet et je sélectionne ensuite quelques visages.



CASSIS

Gouache et encre de chine sur papier, 21 × 29 cm, 2020.



FIRST ERIS

Encre et aquarelle sur papier, 21 × 29,7 cm, 2018.

Rémi Guezodje

Les sirènes ou les fées que tu peins adoptent souvent des poses lascives très cambrées, dans *First Eris* (2018) par exemple.

Considères-tu avoir une approche sensuelle de la peinture ?

Matthias Garcia

Il est vrai que je travaille souvent un aspect sensuel, voire sexuel ou explicite. Souvent je m'imagine être cette personne que je peins dans un univers plaisant. L'eau et tout ce qui est aqueux m'apparaissent sensuels, comme les sirènes. Ce que j'aime dans la sensualité c'est son côté léger, comme on imagine une sirène draguant un marin sur un rocher. J'aime aussi l'ambiguïté liée à la sexualité, notamment la manière dont Georges Bataille en parle dans *L'érotisme* (1963) où il rapproche la mort et le sexe. Comme si je traçais un lien entre la mort et ce qui est plus envoûtant ou attirant dans mes mises en scène. Quand j'étais plus jeune, je m'imaginais souvent comme un catalyseur de pensées noires, je voulais qu'on me confie les secrets les plus sombres, c'est peut-être toujours le cas aujourd'hui. C'est peut-être aussi de cette manière que je m'intéresse aux corps et à la chair, je pense. Quand j'étais petit je rêvais d'être le diable, malheureusement Matthias veut dire don de Dieu...



PREND MOI EN PHOTO

Acrylique et huile sur toile, 55 × 46 cm, 2019.

Rémi Guezodje

Au sujet de la couleur et de la technique, j'ai l'impression que tu dégages souvent des lignes et des couleurs à partir d'un fond qui semble plus dilué. Dans *Fleur presque invisible* (2019) et *Fantôme* (2019), tu n'utilises au contraire pas du tout de couleur, ce qui est assez exceptionnel dans ta pratique. En quoi la couleur est-elle importante pour toi ?

Matthias Garcia

Je fonctionne surtout avec le hasard, j'essaie d'abord de peindre un fond qui va me donner l'envie de travailler une partie en particulier, pour la faire jaillir plus tard et qu'elle devienne un élément central de la peinture. J'ajoute ensuite des objets ou des personnages, un jardin ou une sirène par exemple. Je suis toujours parti du principe que toutes les couleurs vont ensemble, c'est instinctif, je fais d'abord de nombreux mélanges avant de trouver une teinte qui m'attire.

Mais il est vrai que les mêmes tons se retrouvent souvent, un brun un peu sale et terne en particulier, je crois que c'est parce que quand on mélange toutes les couleurs, on finit toujours par tomber sur du brun. C'est coloré, mais c'est surtout un mélange. Pour ces petits dessins, je les ai faits parce que je n'avais rien d'autre, j'ai utilisé des restes d'encre et je m'amusais à effacer le trait au maximum — c'est l'inverse de la peinture finalement, jusqu'à arriver à quelque chose qui se rapproche presque du monochrome blanc, c'est pour ça



LE CHIFFRE QUATRE CACHE UN ANCIEN RÊVE DE BONHEUR

Huile sur toile, 100 × 100 cm, 2019.

qu'elles s'appellent *Fantôme* et *Fleur presque invisible*. J'aime l'idée que les choses disparaissent, c'est sans doute pour cette raison que j'utilise un mélange d'huile très liquide. Je me suis toujours demandé si je devais continuer à utiliser de la peinture à l'huile, car je la dilue beaucoup, on va dire que c'est à cause des sirènes.

Rémi Guezodje

Tes toiles déclinent donc une multitude de mondes parallèles qui obéissent aux mêmes règles, comme si tu essayais de décupler tes chances de prendre le visiteur dans ton image. Considères-tu que ta peinture soit immersive ? Tu as travaillé pour un projet audiovisuel avec l'artiste Régina Demina, ton but est-il de créer un univers entièrement immersif ?

Matthias Garcia

L'immersion m'intéresse beaucoup et je considère que mon travail est de créer un univers. Mon plus grand fantasme serait donc de pouvoir marcher dans cet univers, comme si j'avais réellement réussi à prendre l'autre dans mon image. J'ai commencé par essayer de rendre mes peintures vivantes, comme une peinture animée. Pour un projet de projection au Japon, j'ai projeté des papillons sur mes toiles, c'est après cette projection que j'ai rencontré Régina et que je me suis dit que nous devrions travailler ensemble. Comme elle travaille beaucoup l'installation et la performance, j'ai fait une vidéo

pour un de ses concerts, une de mes peintures était projetée sur elle. On a également travaillé ensemble à Arles et aux Grands Voisins. Nous avons encore d'autres projets, on aimerait développer notre collaboration autrement que pour ses concerts et plus en tant que pièce artistique à part entière. Elle fait aussi de la performance narrative, et j'aime beaucoup l'idée d'avoir un personnage dans mon décor.

Rémi Guezodje

Dans *Facetime* (2020) et *Ondine* (2019), des personnages similaires se trouvent au même endroit, l'un tient ce qui ressemble à un téléphone portable dans ses mains, l'autre reproduit une pose similaire, comme devant un miroir...

Matthias Garcia

Il est assez rare que j'intègre un objet électronique dans mes toiles, mais je suis de ma génération et quand je me prends en photo avec mon téléphone, il apparaît toujours sur l'image, j'essaie donc de l'intégrer à ma peinture. C'est assez difficile d'utiliser ce type de formes sans qu'elles paraissent douteuses. En l'occurrence, dans *Facetime*, la forme est un peu ambiguë, c'est un rectangle noir et le seul lien avec le réel se fait dans le titre.



FACETIME

Acrylique et huile sur toile , 65 x 54 cm, 2020.



ONDINE

Acrylique et huile sur toile, 60 × 60 cm, 2019.

Rémi Guezodje

Nombre de tes personnages ont parfois des membres blessés ou auxquels il manque des extrémités comme dans *Pégase blessé* (2020), dans *Atlas complex* (2017). Les personnages pourraient être des cadavres et la position des corps supérieurs fait penser à l'installation *Etant donnés* (1946-1966) de Marcel Duchamp, qui montrait une scène de crime. Pourquoi t'intéresses-tu au morbide ?

Matthias Garcia

La petite sirène est l'histoire de quelqu'un qui change de corps — j'ai toujours voulu être une sirène — et qui doit perdre ses jambes. Pendant assez longtemps je n'ai pas voulu dessiner des jambes ou des pieds, car je les associais à la mort de la sirène. J'ai souvent transformé les extrémités en nageoires et ne peignais pas les mains. Je crois que c'est aussi une question de priorité dans l'image, si je suis très concentré sur les jambes, les mains ont moins d'importance, et je ne cherche pas à finir de façon précise les corps des personnages : les formes se diluent un peu aux extrémités, comme si leur chair se mélangeait à la peinture. D'une certaine manière, je m'intéresse à la malformation, comme cette maladie qui s'appelle la sirénomélie. J'oublie parfois que les images que je peins peuvent être perçues comme dures, mais mon travail m'apparaît doux et délicat.



ATLAS COMPLEX

Huile sur toile, 150 × 150 cm, 2017.



L'ESPOIR

Encre et aquarelle sur papier, 21 × 29.7 cm, 2018.

Rémi Guezodje

Dans *Veneno para las hadas* (2017), tu t'intéresses au sujet de la vanité en reprenant les codes : surface plane en arrière-plan, miroir, fleur, tête de mort... et tu y ajoutes quelques-uns des éléments de ton esthétique comme le nœud ou le vernis à ongles. Cette toile évoque l'ambiguïté de la peinture de vanité, qui se réfère aussi bien au *memento mori*, à la vanité de l'homme qu'à celle de l'art, qui, se regardant lui-même, pourrait finir par s'engouffrer dans l'autotélisme. Pourquoi t'intéresses-tu à la vanité ?

Matthias Garcia

J'utilise régulièrement l'imagerie de la mort dans ma peinture. Encore une fois, c'est à cause de la petite sirène. Elle a un lien très fort avec la mort, elle a peur de mourir, mais elle se dirige inévitablement dans cette trajectoire en devenant humaine. Quand je traite du sujet de la mort, je parle toujours des sirènes. La mort est aussi un moyen d'adresser cette tension un peu morale qui m'intéresse, car elle n'est ni bonne ni mauvaise, mais elle renvoie toujours à quelque chose de sombre dans nos esprits. Par exemple si je mets des têtes de filles sur des fleurs, c'est souvent pour montrer que ce sont des fleurs qui aimeraient être humaines, comme des sirènes.



VACANCES

Encre et aquarelle sur papier, 21 × 29.7 cm, 2018.

Rémi Guezodje

Ton travail semble ainsi être en constant dialogue avec l'imaginaire de l'enfance, des contes, mais également tes propres souvenirs.

Matthias Garcia

Je peins beaucoup à partir de mon enfance. Quand j'étais plus jeune et que je voulais commencer la peinture, je n'étais pas forcément à l'aise avec l'idée de travailler au sujet de la petite sirène, les liens étaient beaucoup moins clairs pour moi. J'utilisais souvent des images de souvenirs pour mêler la réalité au faux. Les souvenirs de mon enfance sont visuellement les plus riches, je trouve que l'enfance est à la fois le moment le plus sombre et le plus beau d'une vie.

Mes filles fleurs, une tige avec une tête de fleur, sont parfois perçues comme inquiétantes. Je trouve cela intéressant, ce sentiment révèle la bizarrerie de notre monde : si personne ne cueillait les filles dans les jardins et qu'on ne kidnappait pas les enfants, on vivrait dans un monde où une fille fleur paraîtrait surtout mignonne. C'est le monde dans lequel on vit qui est inquiétant. Cela m'intéresse beaucoup de me demander pourquoi ce que je fais apparaît comme inquiétant. Je me demande souvent si on peut réussir à éloigner cette esthétique des implications, si horribles soient-elles, du monde dans lequel on vit.

Rémi Guezodje

Tu évoques une pratique en partie autobiographique, tu t'intéresses aussi à l'art thérapie, ta pratique de la peinture est-elle thérapeutique pour toi ?

Matthias Garcia

Je n'ai pas besoin de me soigner, mais c'est vrai que si je ne peins pas tous les jours je me sens moins bien. Dans mes cours, j'ai appris que le processus créateur consiste à atteindre l'état de créativité, c'est-à-dire l'élan vital, quelqu'un qui a un bon rapport entre sa réalité intérieure et le monde extérieur. Je pense que ce travail m'aide à trouver la réalité moins agressive, à garder un certain équilibre pour que le monde extérieur ne déborde pas trop sur mon imagination.



LA NUIT DES FILLES FLEURS

Huile sur toile, 74 x 116 cm, 2019.

Matthias Garcia, Figure Figure 2020
Courtesy de l'artiste

DIRECTION DE PUBLICATION

Indira Béraud
Indira@figurefigure.fr

INTERVIEW

Rémi Guezodje
Rémi@figurefigure.fr

DIRECTION ARTISTIQUE

Fani Morières
Fani@figurefigure.fr

IDENTITÉ VISUELLE

Thomas Guillemet
Thomas.guillemet.two@gmail.com

www.figurefigure.fr

